

A medieval-style world map with a central river. The map is divided into three horizontal sections by the river. The top section shows a landscape with a boat and a figure in a blue robe and red hat. The middle section shows a landscape with a figure in a red robe and blue hat. The bottom section shows a landscape with a figure in a red robe and blue hat. The map is surrounded by a blue border with gold stars. The title 'L'HISTOIRE-MONDE' is written in large white letters at the top. Below it are three lines of text in white: 'UNE HISTOIRE CONNECTÉE', 'EINE GESCHICHTE DER VERSTRICKUNGEN', and 'STORIE DI CONNESSIONI'. At the bottom right, there is a red box with white text: 'DIDACTICA HISTORICA 2/2016', 'REVUE SUISSE POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE', 'SCHWEIZERISCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTSUNTERRICHT', and 'RIVISTA SVIZZERA PER L'INSEGNAMENTO DELLA STORIA'.

L'HISTOIRE-MONDE

UNE HISTOIRE CONNECTÉE
EINE GESCHICHTE DER VERSTRICKUNGEN
STORIE DI CONNESSIONI

DIDACTICA HISTORICA 2/2016

REVUE SUISSE POUR L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE
SCHWEIZERISCHE ZEITSCHRIFT FÜR GESCHICHTSUNTERRICHT
RIVISTA SVIZZERA PER L'INSEGNAMENTO DELLA STORIA

Didactica Historica

Revue suisse pour l'enseignement de l'histoire
Schweizerische Zeitschrift für Geschichtsunterricht
Rivista svizzera per l'insegnamento della storia

L'Histoire-Monde

**une histoire connectée
eine Geschichte der Verstrickungen
storie di connessioni**

N° 2/2016

Revue annuelle publiée par le Groupe d'étude de didactique de l'histoire
de la Suisse romande et italienne (GDH) et par la Deutschschweizerische
Gesellschaft für Geschichtsdidaktik (DGGD)

Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2016
Case postale 5
2002 Neuchâtel
Suisse

www.aphil.com

Abonnement ou commande de numéros individuels : commande@aphil.ch

Didactica Historica 1/2015 ss. succède au Cartable de Clio 1/2001-13/2013

ISSN 2297-7465

Responsables éditoriaux

Groupe d'étude de didactique de l'histoire de la Suisse romande et italienne (GDH) – Deutschschweizerische Gesellschaft für Geschichtsdidaktik (DGGD).

GDH: groupe.didactique.histoire@gmail.com

<http://didactique-histoire.net/gdh/>

DGGD: info@dggd.ch

<http://www.dggd.ch>

Pour les Éditions Alphil : Inès Marques

Comité de rédaction

Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg, directeur de rédaction; **Nadine Fink**, HEP Vaud; **Markus Furrer**, PH Luzern; **Nicolas Guillaume-Gentil**, HEP BEJUNE Neuchâtel; **Prisca Lehmann**, Gymnase d'Yverdon-les-Bains; **Nathalie Masungi-Baur**, HEP Vaud; **Michel Nicod**, EPS Roche-Combe Nyon; **Béatrice Rogéré Pignolet**, Université de Fribourg – HEP Valais; **Béatrice Ziegler**, PH FHNW, Aarau.

Comité international de lecture

Gianfranco Bandini, Université de Florence; **Mathieu Bouhon**, Université de Louvain-la-Neuve; **Vincent Boutonnet**, Université du Québec en Outaouais; **Félix Bouvier**, Université du Québec à Trois-Rivières; **Luigi Cajani**, Università di Roma "La Sapienza"; **Vincent Capdepuy**, Lycée Ambroise Vollard, Saint-Pierre (La Réunion) – É.H.GO Géographie-Cités, Paris; **Dora Cavourra**, Université nationale et capodistrienne d'Athènes; **Stéphanie Demers**, Université du Québec en Outaouais; **Chantal Déry**, Université du Québec en Outaouais; **Sylvain Doussot**, Université de Nantes; **Marc-André Ethier**, Université de Montréal; **Neus Gonzalez**, Universitat Autònoma de Barcelona; **Katja Gorbahn**, Aarhus University; **Jean-Louis Jadoulle**, Université de Liège; **Lyonel Kaufmann**, HEP Vaud; **Felicitas Macgilchrist**, Georg-Eckert-Institut Braunschweig; **Johannes Meyer-Hamme**, Universität Paderborn; **Patrick Minder**, Université de Fribourg; **Julia Poyet**, Université du Québec à Montréal; **Nicole Tutiaux-Guillon**, Université de Lille; **Rafael Valls Montés**, Université de Valence – Espagne; **Anne Vézier**, Université de Nantes.

Les articles dont une version longue est disponible en ligne ont été expertisés en double aveugle par le comité international de lecture.

Image de couverture

La Terre répartie entre les trois fils de Noé

Enluminure attribuée à Simon Marmion Dans la *Fleur des Histoires* de Jean Mansel. Vers 1459-1463.

© Bibliothèque royale Albert I^{er}, Bruxelles, Manuscrit 9231, f. 281 v^o.

La miniature inaugure un traité consacré aux provinces du monde. La Terre, inscrite au sein des éléments, est de forme traditionnelle, chacune de ses parties traitée comme un paysage imaginaire mais de type européen. On distingue l'Arche au sommet du mont Ararat, au-dessus de Sem. Les points cardinaux sont indiqués avec l'Orient, le Midi, l'Occident et le Septentrion, selon les conventions utilisées jusqu'au XVIII^e siècle et donc l'Est (l'Orient) au sommet de la représentation. Au premier plan les fils de Noé, entre lesquels la Terre a été partagée, participent à une même scène ordonnée autour de l'arche. L'arrière-plan découvre un paysage de rochers, de prairies, de bois et de villes réelles ou imaginaires sous des cieus peuplés de nuages effilochés.

<http://expositions.bnf.fr/ciel/grand/t1-19.htm> (consulté le 4 février 2016)

Didactica Historica est soutenu par l'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSHS) via l'affiliation de la Coordination nationale des didactiques de l'histoire (CODHIS/GDH – DGGD) à la Société suisse d'histoire (SSH)



Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften
Académie suisse des sciences humaines et sociales
Accademia svizzera di scienze umane e sociali
Academia svizra da ciencias humanas e sociais
Swiss Academy of Humanities and Social Sciences



En partenariat avec:

wbzcps

Centre suisse de formation continue des professeurs de l'enseignement secondaire

Table des matières

Éditorial / Editorial / Editoriale

Tenir la gageure ! / Die Herausforderung annehmen! / La sfida continua!.....9

L'Histoire-Monde : une histoire connectée

Introduction 13

Christian Grataloup, Université Paris Diderot – Sciences Po Paris

Pourquoi l'histoire du Monde est-elle simultanément sa géographie ? 15

Bouda Etemad, Université de Lausanne

La révolution industrielle à l'épreuve de l'histoire connectée 23

Jean-Baptiste Fressoz, Centre Alexandre Koyré, EHESS-CNRS-MNHN

L'Anthropocène : quand l'histoire humaine rencontre l'histoire de la Terre 29

Vincent Capdepuy, La Réunion

Enseigner l'histoire globale..... 37

Luigi Cajani, Sapienza Università di Roma

Fra Europa e Oriente nel Seicento: il viaggio di Pietro della Valle..... 43

Bernhard C. Schär, ETH Zürich

Global und intersektional. Prolegomena zu einer noch neueren Geschichte der Schweiz..... 49

Philipp Marti, PH FHNW

«Afrika und Asien werden verteilt!» 55

Alexandre Fontaine, Université de Genève et ENS-Ulm Paris

Transferts culturels et pédagogie : reconnecter l'histoire de nos systèmes éducatifs à leurs racines métissées..... 63

Didactique de l'histoire

Catherine Souplet, Université Charles de Gaulle – Lille 3

Visite scolaire dans un mémorial : d'un fait historique mis en exposition à des contenus d'apprentissages..... 71

Philippe de Carlos, Université de Cergy-Pontoise

Les représentations sociales des élèves de cycle 3 sur les objets des hommes et des femmes de Cro-Magnon 77

Sandra Chiasson Desjardins, Félix Bouvier, Pascale Couture,
Université du Québec à Trois-Rivières

L'appropriation des concepts de pouvoir, de hiérarchie sociale et de territoire en histoire et éducation à la citoyenneté chez des élèves du premier cycle du secondaire au Québec..... 87

Vincent Boutonnet, Université du Québec en Outaouais
Marie-Hélène Brunet, Université de Montréal

Usages du manuel d'histoire au secondaire par des enseignants et des élèves du Québec..... 93

Carmen Richard, Universität Zürich

Für eine neue Ideologieggeschichte? Ein Beitrag zur Erforschung der Schweizer Geschichtskultur..... 101

Peter Gautschi, PH Luzern

Historisches Lernen und Politische Bildung mit dem neuen Lehrplan 21 auf der Sekundarstufe I..... 107

Pratiques enseignantes

Nicolas Guillaume-Gentil, HEP BEJUNE et ESTER-CIFOM, La Chaux-de-Fonds

Un cas pratique d'interdisciplinarité en histoire – géographie – éducation à la citoyenneté : les luttes pour la liberté au xx^e siècle..... 117

Prisca Lehmann, Julien Wicki, Gymnase d'Yverdon

Quand la politique s'affiche..... 123

Actualité de l'histoire

François Audigier, Université de Genève

Enseigner l'histoire : débats et controverses..... 133

Entretien avec Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg
Nathalie Masungi-Baur, HEP Vaud Lausanne

1816 : le Père Girard rédige un rapport instituant le jury d'enfants et l'abolition des châtiments corporels..... 139

Ressources pour l'enseignement

Claude Zurcher, responsable éditorial de notrehistoire.ch

notrehistoire.ch
la plateforme de partage d'archives audiovisuelles de Suisse romande..... 149

Paul Vandepitte, Université de Gand	
La Grande Guerre : civilisation et barbarie	153
Emmanuelle Marendaz Colle, Université de Lausanne	
«Kalendaro», un atelier qui plonge les élèves dans le xx^e siècle en remontant le fil des générations	163

Comptes rendus

Alessandro Frigeri, Scuola universitaria professionale della Svizzera italiana	
Walter Panciera, Andrea Zannini, <i>Didattica della storia. Manuale per la formazione degli insegnanti</i>	171
Michel Nicod, EPS Roche-Combe Nyon	
Jean-Louis Jadouille, <i>Faire apprendre l'histoire : pratiques et fondements d'une didactique de l'enquête en classe secondaire</i>	173
Pierre Jaquet, Gymnase de Nyon	
Patrick Boucheron, <i>Ce que peut l'histoire. Leçon inaugurale au Collège de France – 17 décembre 2015</i>	175
Michel Nicod, EPS Roche-Combe Nyon	
Timothy Brook, <i>La Carte perdue de John Selden</i>	177
Nora Zimmermann, PH Luzern	
Christian Mathis, « Irgendwie ist doch da mal jemand geköpft worden ». <i>Didaktische Rekonstruktion der Französischen Revolution und der historischen Kategorie Wandel</i>	179
Markus Furrer, PH Luzern	
André Holenstein, <i>Mitten in Europa. Verflechtung und Abgrenzung in der Schweizer Geschichte</i>	181
Béatrice Ziegler, PH FHNW, Aarau und Universität Zürich	
Thomas Maissen, <i>Schweizer Heldengeschichten – und was dahinter steckt</i>	183

Tenir la gageure !

Didactica Historica 2/2016 débute par le dossier du cours de formation continue du WBZ-CPS que le GDH a organisé en 2015. Huit articles proposent un tour d'horizon de l'histoire connectée, qui prône l'élargissement et la variation des cadres spatiaux pour considérer les phénomènes historiques.

D'autres articles et une série de comptes rendus complètent le numéro conformément à notre politique éditoriale : des textes en trois langues et des contributions issues des pratiques ou proposant des ressources pour l'enseignement. La rubrique

« Didactique de l'histoire » se prolonge en ligne avec des articles longs soumis à l'expertise du Comité international de lecture.

Didactica Historica a d'emblée rencontré un écho très favorable. Nous remercions nos lecteurs et nos abonnés pour leur confiance. Nous sommes redevables aux auteurs qui nous ont confié leurs contributions, aux Éditions Alphil et leur remarquable travail, aux soutiens du WBZ-CPS, de la Société suisse d'histoire et de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales.

Die Herausforderung annehmen!

Didactica Historica 2/2016 beginnt mit einem Dossier, dessen thematischer Gegenstand auch Inhalt des Weiterbildungskurses 2015 des GDH war. Die Globalgeschichte und die verschiedenen Zugänge zu ihr werden in acht Beiträgen aus unterschiedlichen geographischen Räumen zu unterschiedlichen historischen Fragen im Hinblick auf das Thema beleuchtet.

Andere Beiträge und eine Serie von Besprechungen in drei Sprachen ergänzen die Inhalte des Heftes. Gemäss der Politik der Zeitschrift finden sich Praxisberichte sowie Materialien für den Unterricht. Die Rubrik « Geschichtsdidaktik »

setzt sich online mit peer-reviewten Beiträgen längerer Zuschnittees fort.

Didactica Historica hat ein sehr positives Echo ausgelöst. Wir danken unseren Leserinnen und Lesern für ihr Vertrauen. Den Autorinnen und Autoren sind wir dankbar dafür, dass sie uns ihre Texte anvertraut haben, dem Verlag Alphil für die ausserordentliche Arbeit, die seine Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter leisten, und der WBZ-CPS, der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte und der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften SAGW für den ideellen, administrativen und finanziellen Support.

La sfida continua!

Didactica Historica 2-2016 si apre con il dossier del corso di formazione continua del WBZ-CPS organizzato dal GDH nel 2015. Otto articoli presentano una panoramica della storia globale proponendo lo studio di fenomeni storici attraverso l'espansione e la variabilità degli spazi.

Conformemente alla linea editoriale della rivista, articoli e recensioni redatti nelle tre lingue nazionali completano questo numero proponendo delle risorse per l'insegnamento della storia. La rubrica « Didattica della storia » è inoltre approfondita online con degli articoli lunghi valutati da un Comitato internazionale di lettura.

Didactica Historica ha incontrato un'ottima ricezione e ringraziamo i nostri lettori abbonati per la loro fiducia. Siamo inoltre grati agli autori che ci hanno fornito i loro contributi, all'editore Alphil per l'impeccabile collaborazione, al WBZ-CPS,

alla Società svizzera di storia e all'Accademia svizzera delle scienze umane e sociali per il loro sostegno.

**Le comité de rédaction / Die Redaktion /
Il comitato di redazione**

Bouda Etemad, Université de Lausanne

La révolution industrielle à l'épreuve de l'histoire connectée

Le cas de l'industrie anglaise du coton

Abstract

This article is a story-connected exercise, illustrated by the English cotton industry, spearhead of the first Industrial Revolution. The development of this industry has been attributed sometimes to internal factors, other times to external factors. The exercise involves the broadest possible framework for analysis focusing on the relationship between these two factors.

Qu'est-ce que l'histoire connectée ?

L'histoire connectée est née il y a une trentaine d'années, c'est-à-dire à un moment où, ici et là, on prend conscience d'être entré dans une phase nouvelle de la « mondialisation ». Ce processus de mondialisation – que certains font remonter au début du XVI^e siècle – connaît des phases diverses, d'intensité variable, phases auxquelles souvent des forces contraires s'opposent.

La dernière en date de ces phases commence vers la fin des années 1970 et se caractérise par une accélération de la circulation des hommes, des produits et des capitaux, franchissant plus aisément les frontières. Née dans ce contexte, il n'est guère étonnant que l'approche connectée avoue comme ambition de « franchir la barrière des temps et des civilisations »¹. C'est dire qu'elle s'applique aux thématiques, aux espaces et aux temporalités vastes ; qu'elle met l'accent sur les liens, qu'elle privilégie la comparaison.

Mais est-ce bien nouveau ? On sait, après tout, comparer et lier depuis longtemps. La nouveauté est de placer résolument le lien et la comparaison au cœur de l'analyse, au lieu de les considérer comme de simples accessoires. Ce qui permet de sortir des cadres thématiques, géographiques, culturels et temporels classiques.

Que gagne-t-on à faire de l'histoire connectée ? Essentiellement à ne plus percevoir l'histoire du monde et celle de ses différentes parties comme une

¹ GRUZINSKI S., *L'Aigle et le Dragon*, Fayard, 2012, p. 431.

juxtaposition d'histoires régionales et nationales. Le monde dans lequel nous vivons s'oppose à cette perception : un monde qui nécessite d'appréhender les choses d'une manière à *la fois* complémentaire et différente. Relevons que si l'histoire connectée prend depuis une trentaine d'années une place grandissante, surtout dans le monde anglo-saxon où d'ailleurs elle est née, elle ne détrône pas pour autant les courants plus classiques.

On pourrait classer les travaux d'histoire connectée dans deux grandes catégories. La première comprendrait ceux s'attachant à étendre à de vastes échelles l'analyse comparative. La seconde inclurait les travaux mettant en relation des mondes différents à travers l'analyse d'un objet particulier. Essayons de voir de plus près chacun de ces deux types de travaux, en nous attardant plus sur le second que sur le premier.

L'«exceptionnalisme européen» mis à mal

Dans la première catégorie, on trouve le plus souvent des travaux de synthèse. L'un des intérêts de tels travaux est de remettre en question des traditions historiographiques bien établies.

L'histoire connectée a ainsi mis à l'épreuve l'«exceptionnalisme européen». Il s'agit d'une tradition historiographique et intellectuelle en Europe qui oppose, dans sa compréhension du monde, l'«Ouest» au «Reste» de la planète. Selon cette tradition, la non-Europe et tout particulièrement l'Asie sont définies en termes négatifs par leur manque de traits européens : une absence de propriété privée stable, d'un système juridique contraignant, d'un esprit de recherche rationnel, et enfin d'une véritable dynamique historique. L'Asie est présentée comme un bloc monolithique dont est gommée toute la diversité des sociétés qui la composent. Et ce bloc monolithique – l'Asie – est perçu en état de stagnation par opposition au dynamisme européen.

Les historiens qui soulignent le caractère exceptionnel du Vieux Continent sont originellement formés en études européennes. Leur mode

opératoire consiste à rechercher les facteurs de développement spécifiquement européens ; en d'autres termes, les facteurs qui placent l'Europe à part du reste du monde. Cette recherche s'inscrit dans un cadre d'analyse qui fait des facteurs internes à l'Europe et de la croissance endogène de l'Europe les facteurs explicatifs essentiels².

D'une façon générale, chacun des auteurs défendant ce point de vue se plaît à souligner la ou les caractéristique(s) propre(s) à l'Europe. Mises à part les différences d'accents, la plupart d'entre eux s'accordent à penser que la structure politique fragmentée de l'Europe de l'Ouest moderne (ou de ses parties les plus avancées) engendre une tradition culturelle et légale qui accorde une place unique aux droits de propriété, aux institutions économiques ou aux mécanismes institutionnels, à l'efficacité des marchés, à l'autonomie urbaine et à un gouvernement contractuel.

L'envers de l'argumentation est qu'en l'absence de telles traditions, les sociétés asiatiques, souvent exemplifiées par l'Inde moghole (1526/80-1739), l'Empire ottoman (*circa* 1520-1683/1774) ou la Chine impériale (1368-1912), peuvent accumuler des ressources de façon extensive, sans toutefois parvenir à poser les bases d'une croissance moderne qui passe essentiellement par un accroissement de la production par habitant. Aussi, à la veille de la révolution industrielle, la majeure partie de l'Asie enregistre un retard sur l'Europe dans la plupart des indicateurs économiques clés.

Ce point de vue subit, depuis peu, une série de remises en question par une poignée de spécialistes

² Parmi les plus illustres représentants de ce courant, nous pouvons citer : JONES Eric L., *The European miracle. Environments, economies and geopolitics in the history of Europe and Asia*. Cambridge : Cambridge University Press, 1981 ; LANDES David, *L'Europe technicienne ou le Prométhée libéré. Révolution technique et libérateur industriel en Europe occidentale, de 1750 à nos jours*, Paris : Gallimard, 1975 (1^{re} éd. anglaise 1969) ; LANDES David, *Richesse et pauvreté des nations. Pourquoi des riches ? Pourquoi des pauvres ?* Paris : Albin Michel, 1998 (1^{re} éd. américaine 1998) ; MOKYR Joël, *The enlightened economy. An economic history of Britain, 1700–1850*, New Haven and London : Yale University Press, 2009 ; NORTH Douglass C., THOMAS Robert P., *The rise of the western world : a new economic history*, Cambridge : Cambridge University Press, 1973 ; ROSENBERG Nathan, BIRDZELL Luther Earle Jr., *Comment l'Occident s'est enrichi*, Paris : Fayard, 1989 (1^{re} éd. américaine, 1986).

de l'Asie lui reprochant son européocentrisme. Dans une certaine mesure, de la même manière que l'ascendance militaire, commerciale et industrielle acquise progressivement par l'Europe de l'Ouest depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle a fourni l'arrière-plan psychologique pour l'élaboration de la supériorité culturelle de l'Occident, la croissance économique rapide de nombreux pays d'Asie à partir des années 1980/90 conduit, de façon inversée, certains comparatistes à naturaliser le dynamisme asiatique en l'enracinant profondément dans l'histoire et la culture asiatiques³.

Selon cette approche « décentrée », il y aurait de nombreux cœurs de régions, répartis en Europe et en Asie. Il s'agit de régions dynamiques, situées notamment en Angleterre, aux Pays-Bas, en Inde, en Chine, au Japon. Elles partagent certains traits cruciaux les unes avec les autres, qu'elles ne partagent pas avec le reste du continent qui les entoure : par exemple, des marchés relativement libres, des industries artisanales étendues, une agriculture hautement commercialisée.

Cette manière de comparer débouche sur un constat : l'absence de différences substantielles entre certaines régions d'Asie et de l'Europe du Nord-Ouest à la veille de la révolution industrielle en Angleterre. L'existence de similitudes n'exclut évidemment pas l'apparition de divergences.

Un terrain d'exercice : l'industrie anglaise du coton

Une manière de les expliquer est de se tourner vers la seconde catégorie de travaux d'histoire connectée qui, à travers un objet particulier, privilégient les connexions, les interactions, les contacts entre mondes différents. L'objet particulier choisi pour illustrer cet exercice d'histoire décloisonnée est l'industrie anglaise du coton.

³ Les deux plus illustres représentants de ce courant sont : BIN WONG ROY, *China transformed: historical change and the limits of European experience*, Ithaca, Cornell University Press, 1997 ; POMERANZ Kenneth, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris : Albin Michel, 2010 (1^{re} éd. américaine 2000). Pour l'Inde, voir PARTHASARATHI P., *Why Europe Grew Rich and Asia Did Not*, CUP, 2011.

Pour bien marquer certains traits singuliers de l'histoire connectée, voyons d'abord comment la révolution industrielle anglaise et le rôle qu'y joue l'industrie du coton sont traditionnellement présentés. Le schéma classique est pour l'essentiel le suivant. Entre le milieu du XVII^e et le milieu du XVIII^e siècle, toute une série d'améliorations dans la production agricole se traduit par des gains de productivité substantiels (c'est-à-dire plus de biens alimentaires produits en moins de temps de travail). De tels gains signifient, pour la majeure partie de la population active, une disponibilité de ressources supplémentaires qui aboutit, à son tour, à une augmentation et à une diversification de la demande globale. Celle-ci se porte essentiellement sur des produits textiles.

La demande de tissus et de vêtements augmente, et l'offre doit s'y adapter. Elle y parvient principalement en misant sur une nouvelle matière première, le coton brut, dont le filage puis le tissage sont mécanisés. Autrement dit, la forte demande de textile incite à l'innovation technique, générant des gains de productivité très élevés. Ainsi, au début des années 1830, l'ouvrier d'une filature mécanique anglaise produit par heure de travail environ 400 fois plus de fils que l'artisan de 1730. On le voit, le long processus de développement amorcé en Angleterre est analysé ici comme un ensemble d'interactions fortes entre branches d'activité qui, à partir de progrès d'abord dans l'agriculture, puis dans l'industrie (notamment textile), détermine un processus de croissance endogène. Dans ce schéma, les facteurs internes tiennent le beau rôle.

En mettant l'accent sur les liens entre facteurs internes et externes, les tenants de l'histoire connectée proposent d'élargir ce cadre, qu'ils considèrent comme étriqué. Voilà comment, selon eux, le phénomène pourrait être étudié dans toutes ses dimensions.

Les trois raisons d'un succès

Le développement de l'industrie du coton, reconnue comme l'une des branches clés de la révolution industrielle, tiendrait essentiellement à la



Dans l'Inde des Moghols en particulier, on sait tisser des toiles entièrement en coton, avec une maîtrise parfaite des coloris. De telles toiles (les *indiennes*) sont très demandées en Europe et concurrencent les tisserands européens. L'Angleterre va réagir...

© www.herodote.net - Consulté le 17.11.2015

combinaison de trois facteurs : le protectionnisme, le machinisme et la disponibilité de matière première.

Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, l'industrie anglaise de la laine est incapable de concurrencer les tissus de coton importés d'Inde. Ni l'Europe, ni le Levant, ni l'Afrique occidentale, ni l'Amérique ne résistent aux toiles de coton indiennes, dont la force de pénétration tient à un double avantage : ce sont des produits qui marient haute qualité et bas prix. La clé de leur succès réside essentiellement dans le décalage des salaires indiens par rapport à ceux de l'Europe. Durant la première moitié du XVIII^e siècle, la main-d'œuvre anglaise est de cinq à dix fois plus chère que celle du sous-continent.

En Angleterre, comme sur le continent européen, l'industrie lainière se sent menacée par l'afflux de tissus fabriqués en Asie. Il s'agit d'étoffes de coton, de tissus à fleurs peintes ou imprimées, utilisés d'abord pour l'ameublement et la décoration (tentures murales ou dessus de lit et de meubles), puis pour l'habillement. « *La mode s'en mêla, et bientôt*

ces étoffes firent fureur. »⁴ Elles ont la faveur autant de femmes de chambre que de personnes de qualité. La reine d'Angleterre elle-même aime, à l'occasion, se montrer vêtue de soieries et de calicots d'Asie. Pour répondre à la demande, un directeur de la Compagnie anglaise des Indes orientales a l'idée, vers la fin du XVII^e siècle, de faire fabriquer en Inde 200 mille pièces de tissus pour le marché européen, introduisant ainsi le « prêt-à-porter » dans la mode vestimentaire.

La puissante industrie lainière anglaise entre alors en guerre contre les textiles asiatiques. En 1697, Londres est le théâtre d'une émeute extrêmement violente de travailleurs de la branche.

« [Des] *tisserands, exaspérés par des chômages prolongés, attaquèrent, en pleine rue, les personnes qui portaient sur elles des étoffes de coton, déchiraient ou brûlaient leurs vêtements; des maisons même furent prises d'assaut et saccagées.* »⁵

Une forte augmentation des droits de douane sur les cotonnades et les soieries indiennes s'étant révélée insuffisante, une vaste campagne est lancée pour que le Parlement anglais bannisse purement et simplement ce genre d'importation.

Elle débouche sur le vote, en avril 1700, d'une loi prohibant l'utilisation ou le port de toutes pièces de coton ou de soie tissées, colorées, imprimées ou peintes en Asie (en Perse, en Chine ou dans les Indes orientales). Une nouvelle loi de prohibition, plus radicale que la précédente, sera votée en 1721. Elle touche également l'industrie cotonnière locale qui se voit autorisée à ne fabriquer que des tissus mêlés de coton. L'interdiction de produire des tissus de coton pur, plus ou moins respectée, sera levée en 1774.

Cet ensemble de mesures très restrictives criminalise de fait la vente et la détention d'étoffes asiatiques sur le sol britannique. En 1772, un certain Robert Gardiner loue à Londres un appartement

⁴ MANTOUX P., *La révolution industrielle au XVIII^e siècle. Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris : Éditions Génin, 1959 (1^{re} éd. 1906), p. 195.

⁵ MANTOUX P., *La révolution industrielle...*, p. 196.

à un certain W. Blair, qui apporte dans son nouveau logement des « biens illégaux », à savoir des cotonnades indiennes. Il est, selon un rapport de police, jeté aussitôt en prison.

Sans le vouloir, le lobby lainier créera une des conditions favorables au développement de l'industrie cotonnière anglaise qui, une fois protégée de la concurrence asiatique, s'efforcera de se saisir d'un marché intérieur que désormais lui offrent les mesures prohibitives. De cette histoire de l'industrie du coton à ses débuts, Paul Mantoux tire la conclusion que :

*« La nouvelle industrie est fille du commerce des Indes. C'est l'importation d'une marchandise étrangère qui en a déterminé la naissance [...]. C'est de la prohibition de 1700 que date le succès des cotonnades anglaises, succédanés des tissus indiens. »*⁶

L'avènement du machinisme serait, en la circonstance, une suite inévitable à l'extension du commerce : *« L'industrie du coton en Angleterre [...] est née de l'imitation d'une industrie exotique ; le germe en a été apporté [...] sur les navires de la Compagnie des Indes. »* Ce processus bien connu d'industrialisation par substitution d'importations est prédit en 1701 déjà par l'auteur inconnu d'un pamphlet intitulé *Considérations sur le Commerce des Indes Orientales* :

*« Le commerce des Indes nous procure des marchandises produites avec moins de travail et à plus bas prix qu'en Angleterre. Le résultat probable sera l'invention d'instruments ou de machines permettant de faire une économie de travail équivalente [...] et par là d'abaisser les prix des objets manufacturés. »*⁷

La mécanisation du travail textile donnera corps à cette prophétie. Les progrès techniques décisifs ont

lieu durant les années 1770 (le brevet de Richard Arkwright date de 1769). Ils concernent le coton qui se révèle être une fibre se prêtant beaucoup mieux au travail mécanique que la laine ou le lin.

Les mesures prohibitives et les méthodes de production économisant le travail ne suffisent toutefois pas à l'industrie cotonnière anglaise pour résister aux textiles indiens à bas prix et de qualité. Il lui faut également pour cela des sources de matière première sûres, abondantes et bon marché.

L'essor dans le Nouveau Monde du système de plantation esclavagiste permettra à l'industrie cotonnière anglaise de satisfaire sa demande croissante de coton brut. De 1760 à 1840, la consommation de coton brut en Grande-Bretagne est multipliée par près de 200. Cette facilité d'approvisionnement donne à l'industrie cotonnière un avantage comparatif, en la libérant rapidement du problème de fourniture de matière première que d'autres branches manufacturières de la révolution industrielle mettent longtemps à résoudre⁸.

À partir des années 1780, le sud des États-Unis, les Caraïbes et le Brésil deviennent les principales sources d'approvisionnement. Si bien que, dès le milieu du XVIII^e siècle, de 85 à 90 % du coton brut importé en Grande-Bretagne est fourni par le système de plantation esclavagiste américain et ce jusqu'au milieu du XIX^e siècle. L'Inde ne devient un fournisseur attitré qu'à partir de la toute fin du XVIII^e siècle.

C'est dire que, durant les phases cruciales du décollage économique, ce sont les hommes et les femmes arrachés à l'Afrique, dans le cadre de la traite négrière, qui produisent la matière première stratégique de l'une des principales branches

⁶ MANTOUX P., *La révolution industrielle...*, p. 200. Point de vue largement partagé par O'BRIEN P.K., « The Reconstruction, Rehabilitation and Reconfiguration of the British Revolution as a Conjunction in Global History », in *Itinerario. European Journal of Overseas History*, vol. XXIV, n° 3/4, 2000, p. 117-143, notamment p. 130.

⁷ Cité par MANTOUX P., *La révolution industrielle...*, p. 124-125.

⁸ Sur ce point, WRIGLEY E.A., « The Supply of Raw Materials in the Industrial Revolution », in HARTWELL R.M. (ed.), *The Causes of the Industrial Revolution in England*, London : Methuen, 1976, p. 97-120. Pour une mise en perspective plus large de la question, LANDES D.S., « The "Great Drain" and Industrialisation : Commodity Flows from Periphery to Centre in Historical Perspective », in MATTEWS (ed.), *Economic Growth and Resources, Proceedings of the Fifth World Congress of the International R.C.O. Economic Association held in Tokyo, Japan*, vol. 2 : *Trends and Factors*, London : Macmillan, 1980, p. 294-327.

L'Afrique dans le « trafic triangulaire »

Selon les travaux récents de l'historien Olivier PÉTRÉ-GRENOUILLEAU – *Les traites négrières, Essai d'histoire globale*, Paris : Gallimard, 2004 –, quelques 11 millions d'Africains auraient été vendus comme esclaves sur la côte Atlantique entre le ^{xv}^e et le ^{xix}^e siècle, auxquels il faut ajouter les 17 millions d'esclaves africains vendus entre le ^{viii}^e et le ^{xx}^e siècle dans le commerce transsaharien et la traite de l'océan indien. Soit au total 28 millions d'esclaves déportés de l'Afrique.

Au-delà des esclaves vendus et arrivés à destination, il y a encore toutes les victimes collatérales de ce commerce, ceux qui sont morts plutôt que de se laisser capturer, ceux qui n'ont pas survécu aux conditions de détention et de transport, les enfants qui sont morts parce que leurs parents ont été capturés. Pris dans ce cadre large, l'historien américain W.E.B Dubois estime qu'il faut compter en moyenne 4 victimes collatérales pour 1 esclave vendu, soit près de 100 millions de personnes...

D'après : <http://terangaweb.com/quel-est-le-bilan-humain-de-la-traite-negriere/> – Consulté le 19.11.2015.

motrices de la première nation industrielle. Le Lancashire, berceau de la grande industrie, sera approvisionné régulièrement et à bon compte par Liverpool, grand port du coton depuis 1795, dont la prospérité découle de la traite négrière et de ses relations avec les colonies.

Au final, les progrès du machinisme, le durcissement des mesures protectionnistes dans les années 1780 et la disponibilité de sources d'approvisionnement en matière première permettront à la Grande-Bretagne de ravir à l'Inde le titre de premier fournisseur de textiles du monde. Le renversement sera rapide et brutal. Les premiers envois en Inde de cotonnades fabriquées à Manchester ont lieu dès 1786. Le renversement sera complet lorsque l'Angleterre protectionniste réussira à « ouvrir » l'Inde, en voie de subordination, aux manufacturés britanniques exempts de taxes à l'importation.

De l'utilité du « commerce triangulaire »

D'autres liens entre l'industrie du coton et les contrées d'outre-mer méritent d'être considérés. Celui avec les colonies anglaises d'Amérique est particulièrement intéressant.

Si l'on exclut les comptoirs et les points d'appui en Afrique occidentale et dans le sous-continent indien, dépourvus de véritable base territoriale, deux types de colonie composent le domaine britannique à la veille de la révolution industrielle.

D'un côté, il y a sur le littoral atlantique des actuels États-Unis les colonies de peuplement agricole européen du centre (Maryland, New Jersey, Delaware, Pennsylvanie, New York) et du nord (Nouvelle-Angleterre, Connecticut, Massachusetts, Rhode Island, New Hampshire), dont les habitants amérindiens ont été chassés au-delà des frontières de l'implantation blanche. Dans cette catégorie, il faut inclure la partie du Canada actuel dont s'emparent les Anglais progressivement durant la première moitié du ^{xviii}^e siècle en y délogeant les Français.

Du second type relèvent les colonies de plantation, situées dans les Caraïbes (*West Indies* ou Antilles britanniques) et dans le sud des actuels États-Unis (Virginie, Géorgie, Carolines). Exportatrices de denrées tropicales (tabac, indigo, café, mais surtout sucre, puis coton), ces possessions abritent des populations mélangées où les esclaves africains importés constituent soit la majorité, soit de fortes minorités.

Les colonies américaines de la Grande-Bretagne peuvent remplir trois fonctions pour l'économie de la métropole : celles de débouché de produits britanniques, de source d'approvisionnement de produits bruts et de matières premières, et de source de profits. Considérons cette dernière fonction. Pour cela, il faut déterminer dans quelle mesure les profits issus du « commerce triangulaire » contribuent à financer l'industrialisation.

L'expression « commerce triangulaire » rend compte d'un circuit océanique, durant lequel des



Imaginons un instant de combien de continents, de peines... la marquise de Pompadour est redevable pour parader ainsi durant ses loisirs de cour ?

© www.anthropologieenligne.com - Consulté le 17.11.2015

marchandises, parties d'Europe, sont échangées contre des captifs africains, vendus en Amérique, le retour en Europe s'effectuant les cales pleines de denrées tropicales. Les profits issus de ce réseau atlantique proviennent donc non seulement des échanges de marchandises, mais également de la traite négrière et du système de plantation esclavagiste.

Ces gains sont-ils suffisamment importants et durables pour remplir la fonction qui leur est attribuée ? On sait par exemple que la traite des Noirs, qui nécessite l'immobilisation de capitaux importants, est un commerce hasardeux et risqué. Aussi peut-elle donner lieu à des profits spectaculaires, comme à des pertes retentissantes.

Qu'un vaisseau arrive au bon moment sur les côtes africaines, qu'il embarque sans délai sa cargaison humaine, qu'il traverse sans encombre l'Atlantique, qu'il écoule rapidement les denrées tropicales de retour, et les bénéficiaires de l'expédition pourront atteindre deux à quatre fois la mise. D'un autre côté, l'expérience désastreuse des grands marchands de Londres, engagés dans le commerce des esclaves durant les années 1770 et 1780, montre que le trafic négrier peut causer des pertes considérables.

Le système de plantation semble moins risqué et d'un meilleur rapport. Toutes les études soulignent l'importance des richesses produites dans les plantations des Antilles britanniques au XVIII^e siècle. À ce titre, les *West Indies* sont sans conteste la perle du premier empire britannique. Grâce à la productivité des esclaves et à la rentabilité du commerce du sucre, elles dégageraient dans les années 1770 des gains colossaux, équivalant à environ 15 % du revenu national de la Grande-Bretagne.

Au total, selon les estimations les plus prudentes, l'ensemble des profits du « commerce triangulaire » représenterait, durant la phase cruciale de la révolution industrielle, 70 % de la formation du capital de la Grande-Bretagne. En supposant un taux de réinvestissement de 30 % – taux retenu par la plupart des auteurs – ils suffiraient à eux seuls à financer les investissements dans l'industrie vers le milieu du XVIII^e siècle.

L'intérêt de ce genre de calcul est de suggérer l'importance potentielle de la contribution des gains tirés de la traite négrière, du système américain de plantation esclavagiste et du commerce colonial à l'investissement en Grande-Bretagne au moment de la révolution industrielle. Cela ne nous dit cependant rien sur la destination finale de l'accumulation des richesses tirées des relations de la Grande-Bretagne avec l'Afrique et l'Amérique.

En effet, il est rare que les liens entre profits d'outre-mer et investissement industriel soient directs et clairement marqués. Bien sûr, il existe des planteurs qui, après avoir fait fortune dans les *West Indies*, retournent dans les Îles britanniques et s'engagent directement dans l'industrie textile ou métallurgique. Mais leur nombre est très réduit.

Les grands barons du sucre antillais sont en fait beaucoup plus attirés par les placements fonciers et les emprunts d'État que par les investissements dans l'industrie naissante. Ces détenteurs de gros revenus ont une préférence marquée pour les placements sûrs et de prestige. De même, les grands négociants de Liverpool sont réputés pour avoir établi plus de châteaux que d'usines.

Mais si les liens directs et immédiats sont délaissés au profit des effets induits à terme, le tableau change et d'autres mécanismes en jeu apparaissent. Un célèbre historien économiste a ainsi pu soutenir que :

« L'expansion maritime de l'Europe contribua à l'avènement de la révolution industrielle. Le nier en prenant pour argument qu'aucun marchand des West Indies [...] ne figure parmi les "entrepreneurs" ayant fondé des usines en [Angleterre] est aussi sensé que nier toute relation entre la révolution scientifique et la révolution industrielle sous prétexte que ni Galilée ni Newton n'installa d'usine textile à Manchester. »⁹

Plusieurs exemples d'effets induits peuvent être cités : des marchands, enrichis par les activités coloniales, se révèlent les dispensateurs de crédits indispensables au développement d'industries nouvelles qu'ils n'ont pas pris l'initiative de lancer. L'invention de la machine à vapeur a ainsi été sauvée par des avances de fonds consenties par des marchands-banquiers mêlés au commerce triangulaire. Ces mêmes marchands peuvent être à l'origine du financement d'infrastructures régionales (canaux, équipements divers), nécessaires à l'essor des manufactures. Des banques (à l'exemple de la Barclay ou de la Lloyds) peuvent prendre leur essor en engrangeant de substantiels profits tirés de la traite négrière. Aussi, des profits tirés de la sphère atlantique, se portant d'abord vers des emplois financiers, peuvent se retrouver en partie mobilisés pour le développement de l'industrie.

L'ennui avec ces cas où le capital marchand nourrit l'industrie et la banque est qu'il est pratiquement impossible de distinguer les gains issus du commerce d'outre-mer de ceux d'autres activités marchandes et de crédit. C'est cette opacité qui rend si difficiles les tentatives de pénétrer les voies par lesquelles les bénéfices du « commerce triangulaire »

alimentent l'ensemble du système de production britannique.

Comment dénouer une question aussi embrouillée ? En essayant de faire la part des choses.

Un essai de pondération en guise de conclusion

Le démarrage économique de l'Angleterre aurait eu lieu sans les avantages et gains générés par la traite négrière, le commerce colonial et le système esclavagiste des plantations américaines. Le « commerce triangulaire » n'aurait pas suffi, à lui seul, à provoquer et soutenir une révolution de mode de production. Les seuls profits tirés de la traite négrière auraient certes pu assurer la moitié des investissements alloués à l'industrie, mais la révolution industrielle n'est pas qu'affaire de formation du capital dans le secteur secondaire. Celui-ci fait partie d'une économie nationale dont le développement dépend d'une multitude de facteurs économiques, sociaux, politiques et culturels. Les facteurs endogènes de développement, tels que les progrès agricoles, l'essor démographique, la vigueur du marché national, les structures sociales ou la nature de l'État, jouent un rôle essentiel dans une révolution industrielle, émergeant du temps long.

Pour autant, la contribution des colonies américaines et des esclaves africains ne doit pas être escamotée ou dénigrée. Leur rôle ne peut pas être écarté d'un simple revers de la main. Pas plus qu'il ne doit être exagéré. C'est un apport parmi d'autres et non la condition préalable ou privilégiée de la révolution industrielle. Sans cet apport, le rythme de la croissance économique de la Grande-Bretagne aurait été incontestablement plus lent. Dans quelle mesure ? Il est difficile de le déterminer.

Que conclure de ce petit exercice d'histoire connectée de l'industrie anglaise du coton au XVIII^e siècle ? Qu'il permet de déceler dans l'histoire à succès de la Grande-Bretagne et plus généralement de l'Europe ce que le Vieux Continent doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres. Fernand Braudel écrivait, il y a près de trente ans, que la révolution industrielle a de très

⁹ CIPOLLA C.M., *Guns, Sails and Empires: Technological Innovation and the Early Phases of European Expansion 1400-1700*, s.l.: Minerva Press, 1965, p. 146.

vieilles et profondes racines en Europe, mais que le « monde a été [son] complice efficace, sans le savoir »¹⁰.

Ainsi, une classe pourrait, à partir d'un tel récit, isoler les facteurs internes (« anglais », dans l'essor

¹⁰ BRAUDEL F., *La dynamique du capitalisme*, Paris: Flammarion, 1985, p. 114.

de l'industrie du coton supplantant peu à peu celle de la laine), puis externes (favorisant un tel essor par les contingences d'autres continents...), pour conclure sur les rapports entre ces deux types de facteurs, évaluer leur incidence propre. Peut-être les élèves réussiraient-ils ainsi à faire évoluer l'image externe de l'Afrique vers plus de consistance historique. En tout cas, ils en auraient l'occasion et les moyens.

L'auteur

Ancien professeur à l'Université de Genève et professeur honoraire à l'Université de Lausanne, **Bouda Etemad** est l'auteur d'un triptyque sur l'expansion coloniale de l'Europe: *La possession du monde. Poids et mesures de la colonisation*, Bruxelles, Complexe, 2000; *De l'utilité des empires. Colonisation et prospérité de l'Europe*, Paris, Armand Colin, 2005; *L'héritage ambigu de la colonisation. Économies, populations, sociétés*, Paris, Armand Colin, 2012.

bouda.etemad@unil.ch

Résumé

Cet article est un exercice d'histoire connectée, illustré par l'industrie anglaise du coton, fer de lance de la première révolution industrielle. Le développement de cette industrie a été attribué tantôt à des facteurs internes, tantôt à des facteurs externes. L'exercice consiste à élargir au maximum le cadre d'analyse en mettant l'accent sur les liens entre ces deux types de facteurs.

La mondialisation du XXI^e siècle et ses interrogations, la transformation des rapports de force entre les puissances qu'elle entraîne, ouvrent sur une Histoire-Monde dite désormais « connectée ». Par ces nouvelles approches, les historiens brisent les récits rivés sur les espaces nationaux, prennent le contre-pied de leur renouveau et approchent l'altérité des mondes. Le dossier « L'Histoire-Monde : une histoire connectée » du présent numéro de *Didactica Historica* traite des questions propres à ce nouveau champ de recherche et de leurs incidences sur l'enseignement de l'histoire.